

Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et, le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ;
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part :
Elle fait bien sonner ce grand amour de mère ;
Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;
Et, quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ;
Il est, il est à nous si nous osons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
Il est à l'un de nous si l'autre le consent :
Régions, et son courroux ne sera que faiblesse ;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse :
Allons la voir, mon frère, et demeurons unis,
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIÖCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienné pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi !
Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense ?
Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense ?
Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux ?
Ah ! que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon âme,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ;
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie ;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser ;
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devait de cet hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.

Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
 Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes ;
 Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces ;
 Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
 Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
 Je vous parle en tremblant : si j'étais ici vue,
 Votre péril croîtrait, et je serais perdue.
 Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnaitrai ce service en son lieu.

SCÈNE II. — RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
 Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?
 Fuirons-nous chez mon frère ? attendrons-nous la mort ?
 Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile ;
 J'ai vu des gens de guerre épanus par la ville.
 Si l'on veut votre perte, on vous fait observer :
 Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
 L'avis de Laonice est sans doute une adresse ;
 Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
 La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
 Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
 Et, pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
 Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
 Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
 Et vous accusera de violer la paix ;
 Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
 Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
 Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,
 D'avoir osé douter de la foi des traités,
 Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
 Vous laissera moquée, et la reine impunie.
 A ces honteux moyens gardez de recourir.
 C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
 Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ;
 Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! que de vos conseils j'aimerais la vigueur
 Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
 Mais pourrions-nous braver une reine en colère
 Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

ORONTE.

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter
 Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
 Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
 Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance :
 Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
 Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?
 L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
 Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
 Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;
 Et ces astres naissants sont adorés de tous.
 Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
 Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
 Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
 Je tâche à rassembler nos Parthes écartés ;
 Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
 Empêcher la surprise et le premier outrage.
 Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand jour,
 Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCÈNE III. — RODOGUNE.

Quoi ! je pourrais descendre à ce lâche artifice
 D'aller de mes amants mendier le service,
 Et, sous l'indigne appât d'un coup d'œil affêté,
 J'irais jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté !
 Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;
 Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
 Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
 Je croirai faire assez de le daigner souffrir :
 Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
 Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce ;
 Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
 Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
 Sentiments étouffés de colère et de haine,
 Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,

Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
 Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi;
 Rapportez à mes yeux son image sanglante,
 D'amour et de fureur encore étincelante,
 Telle que je le vis, quand tout percé de coups
 Il me cria : « Vengeance ! Adieu ; je meurs pour vous ! »
 Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
 J'allais baiser la main qui t'arracha la vie,
 Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ?
 Mais pardonne au devoir que m'impose mon rang :
 Plus la haute naissance approche des couronnes,
 Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;
 Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ;
 Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
 Après avoir armé pour venger cet outrage,
 D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
 Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
 Je suivais mon destin en victime d'État :
 Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
 Des restes de ta vie insolemment avide,
 Vouloir encor percer ce sein infortuné
 Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné,
 De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage ;
 Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;
 J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
 Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
 Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
 Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,
 Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
 Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
 Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes ;
 Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
 Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
 A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
 J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
 S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.
 Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
 Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux ;
 Et, content de mon cœur dont je te fais le maître,
 Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

SCÈNE IV. — ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
 De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent ;
 A vos premiers regards tous deux ils se rendirent :
 Mais un profond respect nous fit taire et brûler ;
 Et ce même respect nous force de parler.
 L'heureux moment approche où votre destinée
 Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
 Puisque d'un droit d'ainesse incertain parmi nous
 La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
 C'est trop d'indignité que notre souveraine
 De l'un de ses captifs tienne le nom de reine ;
 Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
 Remet à notre reine à nous choisir un roi.
 Ne vous abaissez plus à suivre la couronne ;
 Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne ;
 Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux ;
 Notre seul droit d'ainesse est de plaire à vos yeux :
 L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
 Préfère votre choix au choix de la nature,
 Et vient sacrifier à votre élection
 Toute notre espérance et notre ambition.
 Prononcez donc, madame, et faites un monarque :
 Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;
 Et celui qui perdra votre divin objet
 Demeurera du moins votre premier sujet :
 Son amour immortel saura toujours lui dire
 Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;
 Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
 L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
 De votre ambition et de votre espérance ;
 Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir,
 Si celles de mon rang avaient droit de choisir.
 Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
 Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,

Le destin des États est arbitre du leur,
 Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.
 C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne :
 J'aimerais l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne ;
 Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
 Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
 N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
 Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;
 J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.
 Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux ;
 Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
 Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
 Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé !
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
 Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime :
 Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
 Que la paix entre nous doit avoir établi.
 Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ;
 Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
 Et je mériterais qu'il me pût consumer,
 Si je lui fournissais de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
 S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
 Faites un roi, madame, et réglez avec lui ;
 Son courroux désarmé demeure sans appui,
 Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
 Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
 Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
 Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
 La couronne est à nous ; et, sans lui faire injure,
 Sans manquer de respect aux droits de la nature,
 Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
 Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
 Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse :
 Votre inclination vaut bien un droit d'ainesse,
 Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
 S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
 On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre.
 Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,

Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
 Et verser du poison sur ce noble présent.
 Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
 Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume ;
 Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
 Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle ;
 Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
 Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
 Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
 Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
 Je crains d'en faire deux si le mien se déclare :
 Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux ;
 Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux :
 Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
 Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;
 Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,
 Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
 Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
 Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
 Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?
 En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
 Ce cœur vous est acquis après le diadème,
 Princes ; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
 Vous y renoncerez peut-être pour jamais
 Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
 Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
 Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
 Si c'est par ces degrés qu'on vous peut mériter ?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre ;
 Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre ;
 Et dites hautement à quel prix votre choix
 Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien, donc il est temps de me faire connaître.
 J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ;
 Mais, quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
 J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
 Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
 J'écoute une chaleur qui m'était défendue,
 Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
 Que la foi des traités ne doit plus retenir.
 Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père ;
 Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère :
 Je l'avais oublié, sujette à d'autres lois ;
 Mais, libre, je lui rends enfin ce que je dois.
 C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
 J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine :
 Réglez-vous là-dessus ; et, sans plus me presser,
 Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
 Il faut prendre parti ; mon choix suivra le vôtre :
 Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
 Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
 S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
 Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
 Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
 Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
 Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?
 Si vous leur préférez une mère cruelle,
 Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle :
 Vous devez la punir, si vous la condamnez ;
 Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.
 Quoi ! cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !
 J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire...

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché :
 Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
 Appelez ce devoir haine, rigueur, colère,
 Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;
 Je me donne à ce prix : osez me mériter,
 Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
 Adieu, princes.

SCÈNE V. — ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
 Les plus profonds respects d'une amour si parfaite ?

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste ! Une âme si cruelle
 Méritait notre mère, et devait naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me gênez
 Par cette retenue où vous vous obstinez !
 Faut-il encor régner ? faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris
 Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte,
 Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
 La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frère, est bien précipitée
 Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ;

Et c'est à nos désirs trop de témérité
 De vouloir de tels biens avec facilité ;
 Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
 Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
 Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !
 Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements,
 Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme
 Où la haine s'apprête à couronner le crime,
 Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
 Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;
 Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
 Je me sens affaiblir quand je vous encourage ;
 Je frémis, je chancelle, et mon cœur abattu
 Suit tantôt sa douleur et tantôt sa vertu.
 Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
 Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

SÉLEUCUS.

J'en ferais comme vous, si mon esprit troublé
 Ne secouait le joug dont il est accablé.
 Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
 Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme ;
 Et, jugeant par leur prix de leur possession,
 J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;
 Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie,
 Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
 La crainte de vous faire un funeste présent
 Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.
 Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,
 Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu.
 L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ;
 Et son reste confus me rend quelques lumières
 Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.
 Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
 Leur fuite à nos soupirs a dérobé leur cœurs ;
 Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
 Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez,
 Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.

Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
 Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
 Sauver l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups,
 Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous :
 C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
 N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire ;
 Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
 Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
 Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
 J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
 Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
 Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI. — ANTIOCHUS.

Que je serais heureux si je n'aimais mon frère !
 Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
 Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
 Elle agira pour vous, mon frère, également,
 Et n'abusera point de cette violence
 Que l'indignation fait à votre espérance.
 La pesanteur du coup souvent nous étourdit :
 On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
 Et, quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
 Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade ;
 Ces ombres de santé cachent mille poisons,
 Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
 Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
 Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
 Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
 La nature et l'amour voudront parler pour nous.